

---

*Evil Incarnate. Rumors of Demonic Conspiracy and Ritual Abuse in History*, D. FRANKFURTER, Princeton – Oxford, Princeton UP, 2006.

---

Sous le nom de « Satanic Ritual Abuse » (SRA), la culture anglo-saxonne et nord-américaine contemporaine identifie une forme d'abus sexuel, impliquant le plus souvent des enfants comme victimes. Ces viols seraient perpétrés par des criminels pédophiles, dont la particularité est d'être considérés comme étant inspirés par Satan. Il s'agirait donc d'une sorte de complot des forces du mal, visant à détruire la famille, et à bouleverser les individus. Pour cerner ce phénomène, dont l'ampleur est inconnue en Europe occidentale (mis à part le Royaume Uni), David Frankfurter, entreprend dans ce livre remarquable une enquête alliant histoire, ethnologie et psychologie, c'est-à-dire une enquête anthropologique complète et foisonnante. Renversant l'adage selon lequel il n'y aurait pas de fumée sans feu, Frankfurter entreprend de réfléchir sur un dossier complexe, dans lequel se rencontrent la rumeur, la conspiration (ou plutôt l'accusation de conspiration), la magie, la sorcellerie, et la répression à l'égard de groupes de population. C'est donc à une réflexion sur le recours à la violence ainsi que sur le concept de « mal » (*evil*), et sur sa construction culturelle, que nous convie l'auteur. Un dossier qui n'est pas sans liens avec les problématiques que David Frankfurter a depuis longtemps rencontrées et analysées dans son terrain qui est celui de l'histoire comparée des religions dans l'Antiquité tardive.

Émergeant dans les États Unis du milieu des années 80, le SRA témoigne de ce que l'auteur qualifie de « panique », une peur dont le mécanisme n'est, en effet, en rien un phénomène contemporain. Aussi, il s'agit de déployer dans le champ de l'histoire un ensemble de phénomènes apparentés, non pas forcément culturellement, mais, du moins, thématiquement. Point de départ de l'enquête, les démonologies, dans leurs anciens enracinements proche-orientaux, ces savoirs qui permettent de rendre intelligible, et d'architecturer le monde inquiétant des marges, qui menace l'univers organisé. Cette systématisation, que l'on rencontre notamment en Égypte pharaonique, dans le monde sémitique ancien, ou dans celui de l'Antiquité méditerranéenne, établit des listes, évalue les rôles, classe, ordonne et structure ; un travail réalisé par des spécialistes affiliés le plus souvent au monde des temples. Avec la christianisation, qui redéfinit le savoir traditionnel, voilà que cette catégorie « d'experts » se retrouve à présent impliquée non plus seulement dans la connaissance et l'identification des forces hostiles, mais dans une lutte ouverte, sur le terrain, visant à leur destruction : se construit dès lors le profil du « chasseur de sorcières » (*Witch-Finders*). C'est ce personnage, dont l'auteur retrace les avatars non seulement dans l'Europe pré-moderne, mais aussi dans les sociétés contemporaines où nombre d'autorités laïques ou religieuses briguent (implicitement) un tel poste. Plus précisément, Frankfurter dessine les contours de l'idéologie chrétienne du mal, un terrible

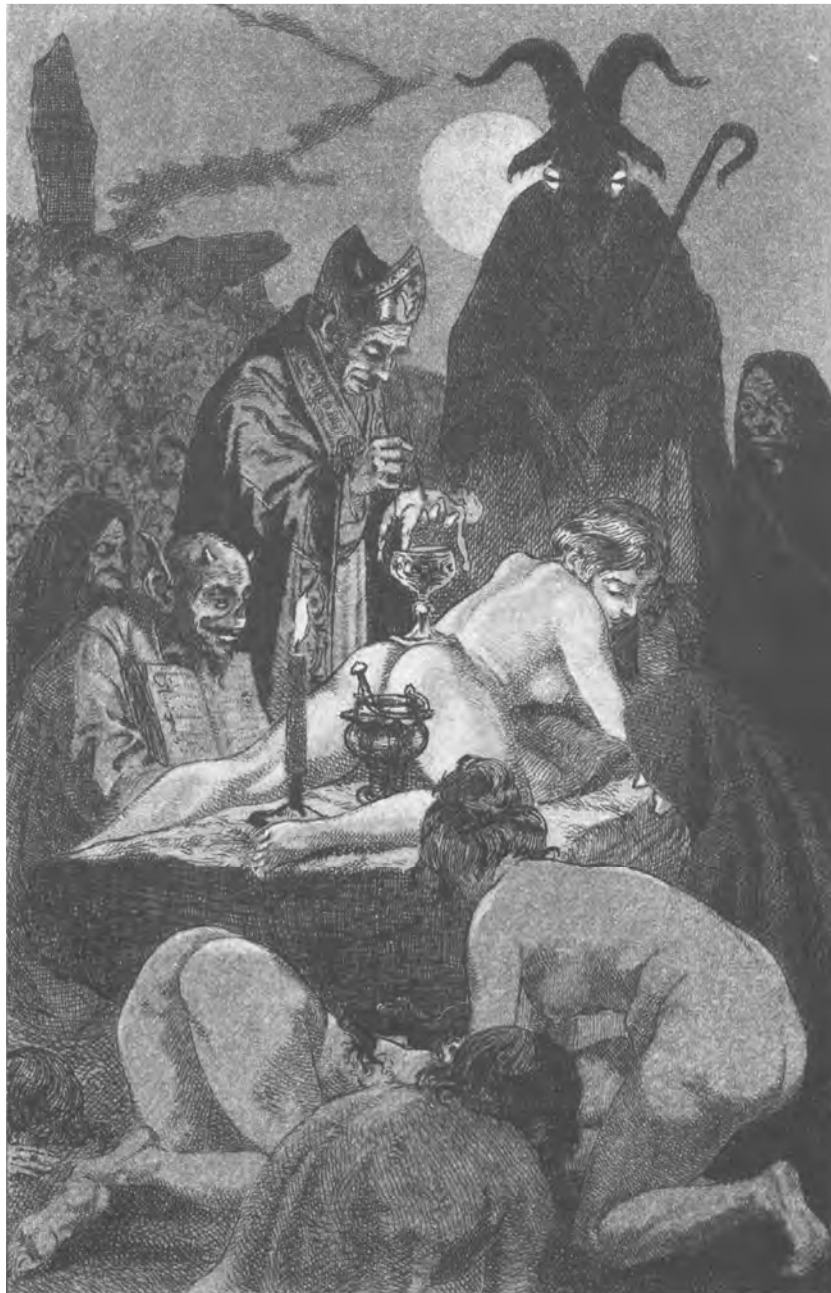


Illustration de Martin van der Maele pour *La Sorcière* de Jules Michelet (Paris : Chevrel, 1911), p. 123, tiré de D. Frankfurter, *Evil Incarnate. Rumors of Demonic Conspiracy and Ritual Abuse in History*, Princeton – Oxford, Princeton UP, 2006.

conglomérat où affluent sexualité, crime, désordre, violence, désobéissance ou autre vilainie, une idéologie dont les « experts » autoproclamés (les « chasseurs de sorcières ») en sont, justement, pour une part importante, les créateurs. L'univers inquiétant du monstrueux traverse tous les imaginaires, de l'Afrique à l'Europe. Mais dans la pensée occidentale, le monde de l'inversion, celui du mal et de ses suppôts, s'illustre largement, se décrit, et se montre lorsque les voyageurs et explorateurs, parvenus aux « confins » du monde, rencontrent des populations comprises tout de suite comme cannibales, criminelles, sauvages et délirantes. Il en découle une véritable fascination pour l'extrême et pour l'atroce, dont le monde contemporain (dans le cinéma, la bande-dessinée, les jeux vidéos notamment) est bien entendu toujours friand. Et lorsque l'on pense débusquer l'horrible au sein des villes et des campagnes, il se met en place un mécanisme répressif dont la particularité, sur laquelle insiste Frankfurter, est, ironiquement, d'être féroce, et de déboucher sur des crimes désormais bien réels, mais perpétrés par ceux-là qui, la conscience tranquille, se croient en train d'expurger la société du mal qui l'affecterait. Une analogie formelle relie les accusations de crimes rituels contre les Juifs ou les Chrétiens dans l'Antiquité, et les imputations de SRA dans les États-Unis des années 80 : dans le premier cas cité, la répression a dépassé en horreur le crime supposé, en l'occurrence totalement imaginaire. Et il est loisible de constater que les atrocités historiquement vérifiées relèvent en effet bien plus de la répression des crimes (chasse aux sorcières, inquisition, pogroms) que les crimes avérés, prétendument perpétrés par des groupes hostiles.



Illustration de R. CORBEN, *A Ghotic Tale*, 1972, tiré de *Diva Satanica*, Firenze : Glittering Images Edizioni d'Essai, 1990, p. 70.

Certes, il s'entend bien que dans le monde contemporain il existe effectivement des criminels réels, qui ont pu prétendre commettre leurs forfaits au nom de Satan ou d'une quelconque inspiration maléfique (le cas de la « famille » Charles Manson qui frappa les esprits à la fin des années 60) : cela n'implique pas que le satanisme — qui n'est que le miroir de certaines terreurs, d'abord victoriennes — soit un mouvement structuré dont les adeptes comploteraient contre la société et ses valeurs. De même, les abus sexuels ne sont pas seulement une catégorie forgée par l'imaginaire. Cependant, les motivations des travailleurs sociaux, des médecins, des hommes ou des femmes d'églises, qui ont construit le SRA, tissent des liens avec cet ancien rapport au monstrueux défini par le christianisme, qui parcourt l'imaginaire occidental, aujourd'hui réévalué par les mouvements évangélistes, et focalisé dans ce cas sur l'inceste et les abus sexuels interfamiliaux. Le discours qu'ils produisent, induisant l'idée d'une présence envahissante du « mal » dans la société, est bâti dans ce processus intellectuel qui prône la destruction d'une horreur que l'on contribue à inventer et par là même à réifier.

YOURI VOLOKHINE

*Ancient Israel : what do we know and how do we know it ?*, L. L. GRABBE, London : T & T Clark International, 2007.

---

En voyant sortir de presse un ouvrage intitulé *Ancient Israel*, on pourrait craindre qu'il s'agisse d'une histoire d'Israël de plus qui vienne durcir le « débat » suffisamment tendu, voire nauséabond, entre les tenants d'une approche historique dite *maximaliste* pour lesquels, jusqu'à preuve archéologique irréfutable du contraire, la Bible dit vrai et les *minimalistes* pour lesquels cette dernière ne doit être prise en considération que lorsqu'elle est corroborées par l'archéologie.

Or, il n'en est rien puisque Lester L. Grabbe, professeur de *Hebrew Bible and Early Judaism* à l'Université de Hull (GB), propose un ouvrage très utile qui, comme le suggère son sous-titre « Israël ancien : qu'en sait-on et comment le sait-on ? », vise avant tout à préciser les méthodes qu'il s'agit d'appliquer et les sources dont nous disposons pour aborder l'histoire d'Israël sur des bases scientifiques. La lecture de l'ouvrage conduit inmanquablement à comprendre que la distinction entre *minimaliste* et *maximaliste* n'a guère de sens pour l'historien. Celui-ci se doit en effet de fonder son argumentation non pas sur des présupposés idéologiques concernant la validité ou non des textes mais sur une critique sérieuse de toutes les sources disponibles, qu'elles soient de nature archéologique, épigraphique aussi bien que biblique.